



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER

### Modes.

En attendant les soirées et fêtes qui nous obligeront à revenir sur les riches nouveautés que nous avons citées, nous croyons devoir quelques indications sur les étoffes qui, dès aujourd'hui, s'emploient pour douillettes, robes négligées ou toilettes de visite. Nous citerons donc les soies appelées *armures*, qui sont vraiment du plus charmant emploi, pour quiconque veut mieux que le gros de Naples et moins que le satin. Les *armures* tiennent un milieu parfait entre ces deux étoffes. L'*armure* est souple, épaisse, brillante, et, sous le rapport économique, d'un usage excellent. Le *velours d'Afrique*, le *reps Atala*, le *basin des Indes*, sont aussi des tissus propres aux personnes qui aiment à trouver solidité à la mode. Le *salamporis*, qui n'est qu'un chaly

perfectionné, le *foulard de satin*, le *china*, le *velours égyptien*, conviennent également aux goûts modestes, aux femmes qui ne prennent point la mode dans son plus brillant éclat.

Ce premier article est pour répondre aux reproches que l'on nous adresse quelquefois de n'indiquer que des costumes d'une telle recherche qu'ils ne peuvent être imités que par la classe la plus fortunée. Nous avons toujours peine à faire comprendre combien il est facile de modifier nos modes, de substituer la gaze au brocart, la perle au diamant, de rappeler enfin que, surtout en fait de parure, qui peut le plus peut le moins.

A l'approche des bals, nous parlerons des charmantes gazes et robes de bal qui se trouvent dans la maison Scribe-Bremar, chez Pradel, chez Allez, successeur de Burty, chez M<sup>me</sup> Narcy, qui n'offrent point une immense nomenclature d'arti-



cles, mais toujours des choses distinguées et des nouveautés tout à part.

— Nos fleuristes ne mettent pas moins de zèle à créer pour l'hiver une brillante nature de fleurs. Elles ont aussi leurs noms étranges, tels que le *rudebeka*, le *rorcia*, et autres qui n'indiquent peut-être pas assez qu'il s'agit de belles fleurs de nuances pourpres, bleu-azur, et qui iront à ravir pour toilettes de soirées. Pour les petits bonnets, ce sont des mignonnettes, des bruyères, des clochettes, des roses nymphes, et, pour placer dans les cheveux, des belles de nuit blanches avec le fond rosé, des fleurs de toutes nuances, disposées en jardinières, des brins d'avoine, des fleurs de trèfle, etc. Du reste, la rue de Richelieu à elle seule semble vouloir s'emparer du monopole des fleurs. C'est là où se trouvent Baton, Nattier, Ponthieu, et l'on y fixerait son choix en ce genre, si l'on n'avait au boulevard Italien les jolis magasins de M. Cartier, ceux de M<sup>me</sup> Casaubon\*, si bien connue pour ses charmans parterres, et puis, pour tout ce qui concerne les nouveautés offertes en masse en France comme à l'étranger, la maison de M. Notré\*\*.

— Les rubans ont aussi déjà le riche cachet des modes d'hiver. Il s'en fait en dessins arabesques, mosaïques, zébrés, qui sont d'un luxe effrayant quand on calcule ce que coûtera une garniture complète de robe. Sur les chapeaux de satin, ce sont des rubans de satin piqué, croisé, rayé, enfin d'un travail compliqué. Nous ne pouvons mieux renvoyer pour connaître ces nouveautés, qu'aux magasins de MM. Chavy et Pussey\*\*\*.

— C'est dans cette même rue aussi que se trouve un autre genre de magasin non moins important dans nos modes d'hiver, et offrant le plus délicieux de tous les accessoires de toilette. Nous parlons des magasins de blondes de M. Vio-

lard, qui ne s'est pas restreint aux voiles et aux garnitures, mais présente des inventions charmantes en corsages, fichus, cols, mantilles, etc., etc. On sait que rien ne complète plus élégamment une parure qu'une belle mantille, des draperies ou une écharpe en belle blonde.

— Nous voyons beaucoup de chapeaux en satin broché ou en velours indien. Des chapeaux doublés en velours sont le prélude des chapeaux en velours, qui, dans quelques jours, seront généralement adoptés. Décidément les formes seront grandes, excepté pour les chapeaux de soirées qui seront ronds, à formes courtes et évassées.

— Les nœuds larges en rubans que l'on place sur les chapeaux forment quelquefois échelle, c'est-à-dire quatre coques remontant graduellement et deux bouts pendant en bas. Une autre disposition consiste en deux nœuds simples placés l'un au-dessus de l'autre.

— On voit des mantelets de satin noir doublés en peluche rose ou cerise, et garnis de hautes dentelles noires. On en fait aussi de ouatés qui sont destinés à être portés sur les toilettes de soirées.

— Les manteaux se confectionnent en masse. L'étoffe *Angelo* est la plus généralement employée pour toilettes simples. Jamais il n'y eut plus de variété dans la forme des manteaux. Aux magasins Sainte-Anne on en compte de huit coupes différentes.

Bien que la mode la plus nouvelle soit de porter les manteaux sans grands collets, on en fait encore quelques-uns auxquels s'adapte le collet si utile en négligé, et lorsqu'on ne veut que de la confortabilité. Les manches des nouveaux manteaux sont d'ailleurs d'une telle ampleur que la taille est entièrement dissimulée sous leurs plis.

— Nous avons remarqué dans le magasin de M. Charles Lefèvre\* des pélerines de blonde d'un très-bon goût, et

\* Rue Saint-Fiacre, n° 8.

\*\* Rue du Caire, n° 7.

\*\*\* Rue de Choiseul, n° 15.

\* Rue des Colonnes, n° 8.



aussi des cols garnis, des voiles et voilettes pour chapeaux; des blondes pour mantilles. Les dessins, les qualités et la modicité des prix ne laissent rien à désirer.

### PAPIER A LETTRE.

Nous sommes déjà bien loin du tems où les femmes à la mode trouvaient gloire à s'entendre appeler *petites maîtresses*, où elles portaient continuellement à leur ceinture un flacon de sels en cas de faiblesse, minaudent en parlant même à leur coiffeur, ambraient leur mouchoir de poche, et n'écrivaient que sur des billets parfumés. De toutes ces mœurs *impériales* il ne nous est resté que les jolis papiers tour à tour glacés, rosés, dorés, portant au coin timbre de *Bath*, ou lettre initiale, ou écusson sablé. Il y a vraiment harmonie entre cette toute frivole élégance du papier et les idées légères qu'il doit recevoir. La galanterie d'autrefois eût même dit que le papier à lettre d'une jolie femme ne devrait offrir que des emblèmes tracés avec le duvet des ailes de papillon.

Aujourd'hui le papillon n'est plus admis dans nos phrases de boudoir; il est allé se noyer à tout jamais dans l'eau de rose dont nous ne faisons plus guère usage, et pour plaire aux femmes de nos salons il faut leur offrir du moyen-âge, de la renaissance, du gothique enfin. C'est dans ce système que l'on a créé depuis quelque tems un joli papier à lettre dit *gothique*, sans doute parce qu'il se trouve encadré dans une manière d'ornemens à jour qui étaient adoptés par les belles châtelaines lorsqu'elles écrivaient serment de fidélité à leur seigneur et maître, ou recevaient balades amoureuses de quelques gentils trouverres. Quelle que soit l'origine, nous dirons, nous, que le papier gothique à la mode aujourd'hui est très-joli, très-élégant, charmant à voir sur le secrétaire d'une femme, et digne de propager le goût épistolaire, tout comme d'attirer de nombreux amateurs chez

Susse\*, où il se trouve en toute nuance et sur tous les formats.

Cette mode devait apparaître avec celle des cartes gothiques si richement élégantes, lorsque le pinceau d'un artiste connu y a donné une piquante valeur. Rien de plus ingénieux, de plus luxueux que cette dernière mode qui pourra donner de l'attrait à la visite la plus monotone, et prêter un grand mérite au visiteur. Ces cartes, entourées d'ornemens à jour, reçoivent dans cet encadrement de charmantes peintures à l'aquarelle, que l'on peut rendre emblématiques, selon la disposition de cœur ou d'esprit. Ceci peut s'étendre à l'infini, et est mille fois plus curieux que le langage des fleurs. Aussi le succès s'en est promptement décidé, et il ne nous reste qu'à les annoncer comme mode tout-à-fait prise. On trouve ces cartes chez Susse et tous nos grands marchands de papier.

Les jours qui bordent ces cartes sont disposés de façon à se broder avec des soies de couleur, ce qui peut encore ajouter à leur prix, et devenir un des plus amusans ouvrages de femme.

On les emploie aussi pour orner des dessus de calepin, de portefeuille, de porte-carte de visites, etc.

### Fragment d'un Ouvrage inédit.

#### RIVALITÉ.

« Comment trouvez-vous Marie, la fille du poète? » disait Flaminia, au milieu d'un concert, à son frère placé près d'elle. Il examina un instant en silence la femme qu'on lui désignait, et dit avec l'enthousiasme d'un Italien : « C'est une délicieuse créature! c'est comme une ombre fantastique qui séduit les yeux et glisse devant vous telle qu'une illusion que l'on voudrait

\* Place de la Bourse.



saisir et qui s'efface, pour être remplacée par une autre image gracieuse aussi, mais tout-à-fait différente.

» Voyez-la, près de ce lord Anglais et de la comtesse Bellini : un éclair de gaieté brille dans son regard, elle parle avec feu, tout s'anime autour d'elle ; on lit tout un poème sur sa figure, et en l'écoutant, on voit se dessiner mille tableaux qu'elle a eu l'art de créer avec des paroles ; elle donne une vie à tout, chaque phrase qu'elle prononce est un coup de pinceau.

» Suivez-la maintenant dans sa poétique rêverie ; le moment de l'exaltation est passé, elle concentre ses impressions et vit intérieurement. Sa tête est appuyée sur la colonne avec un doux abandon : elle oublie la musique, les spectateurs et elle-même ; sa pensée voyage dans l'immensité des cieux, et son sublime et mélancolique regard porte l'émotion dans les cœurs, car on croit qu'elle va révéler le mystère de la création ou celui de l'immortalité auquel elle vient d'être initiée. Le sérieux et contemplatif Anglais l'étudie en silence.

» Mais elle se lève en ce moment, sa robe onduleuse et légère se drape gracieusement autour d'elle, les roses blanches qui ornent son front se balancent mollement, et une auréole de gloire semble l'environner. »

En effet, Marie, conduite par lord Reginald vers le centre de la salle, commença un morceau brillant sur la harpe, sa main glissa rapidement sur les cordes et en tira de délicieux accords. Elle avait gagné tous les cœurs par son charme indéfinissable, par sa grâce enchanteresse, et la magie de sa voix compléta la séduction.

Flaminia avait paru embarrassée pendant le discours de son frère, devenu subitement l'un des plus zélés admirateurs de Marie ; il était évident qu'elle ne s'attendait pas à entendre faire un si flatteur éloge d'une femme qu'elle n'aimait pas,

parce qu'elle lui trouvait trop d'avantages sur elle.

« Croyez-vous que milord Reginald Delmyngton songe à l'épouser ? dit-elle avec une apparente indifférence.

— Pas le moins du monde, répondit Lorenzo. On tresse des couronnes pour une femme comme elle, on lui élève des statues, mais on ne l'épouse pas. Les soucis du ménage, les cris des enfans, les chants des berceuses éteindraient le brillant flambeau du génie : ainsi l'a jugé l'amante d'Abeilard, et l'amour de lord Delmyngton doit avoir l'élévation de celui d'Héloïse.

— Vous croyez donc qu'il l'aime ? dit Flaminia, dont le cœur renfermait tous les poisons de la jalousie.

— Mais il me semble qu'on ne peut en douter ; il la couvre de ses regards, il l'entoure de ces soins ingénieux qui décèlent un profond sentiment, et il faut que sa passion soit bien forte pour percer à travers la mystérieuse réserve dont s'enveloppe un Anglais.

— Pourtant, dit Flaminia avec un mélange d'ironie et de vanité, il a des soins, des éloges, des sourires pour d'autres que pour elle, et elle n'absorbe pas toute son attention. Examinez-le, le voici qui s'approche ; » et Reginald effectivement vint saluer Flaminia et s'assit auprès d'elle.

« Milord, dit cette dernière avec un doux sourire, une grave question nous occupait ; nous cherchions à savoir dans quelle classe des intelligences on devait choisir une compagne, et mon frère excluait les femmes de génie, comme étant d'une sphère trop élevée pour se plier aux triviales et prosaïques lois du mariage.

— Cela dépend, répondit froidement Reginald, de la fortune de celui qui choisit et de la hauteur où il est placé : s'il trouve en lui quelque genre de supériorité, il ne sera pas humilié par le génie de sa compagne ; et au contraire, il jouira de ses triomphes parce qu'il sentira en lui de nobles facultés qui pour-



raient en faire un héros à défaut d'un poète.

— Pour vous, dit Flaminia, la question est résolue.

— Pour moi, reprit Lorenzo, j'admire trop une femme supérieure pour l'exposer à la triste égalité, à l'insolente familiarité qu'exige un lien intime.

— Les opinions sont libres, répondit Réginald, et chacun de nous cherche le bonheur dans la route où il croit le trouver ; on ne peut établir ici de règles fixes. Au reste, la nature a eu soin de dédommager largement ses créatures privilégiées des préjugés de la multitude. Mais, ajouta-t-il en souriant, ce sujet est bien grave, permettez-moi de vous accompagner jusqu'à ce piano, la place n'est plus occupée et vous allez mériter tous les applaudissements de la société. »

Pour toute réponse Flaminia se leva, et s'appuyant sur le bras du jeune lord, elle passa d'un air de triomphe devant Marie, comme si elle lui eût enlevé une conquête qu'elle se promit bien de lui disputer. Pour arriver à ce but, elle dévoilait tous ses charmes, déploya tous ses talents, mais elle eut le déplaisir de voir que Réginald n'était pas plus ému que Marie n'était inquiète.

ÉMILIE MARCEL.

## La Maison de Bonaparte,

A AJACCIO.

« Brassez carré, la barre au vent, et laissez courir... » Ainsi le capitaine de la goëlette *la Coureuse* dit à son équipage. Le vent venait de sauter au nord-ouest ; et quand ce fut fini, chacun alla reprendre sa place tout autour des anneaux rugueux du gros câble, roulé comme un serpent endormi au pied du grand mât.

Le lendemain matin nous étions mouillés dans le magnifique golfe d'Ajaccio, au

pied de la ville qui s'élevait majestueusement en amphithéâtre. Nous avons ici le ciel de l'Italie, la terre italienne, la végétation italienne, tout est italien.

Berettoni, qui, semblable à tous les Corses, ne manquait jamais une occasion de revendiquer cette nationalité avec énergie quand on semblait l'oublier, se prit à dire :

« Voyez les belles et gracieuses maisons !... c'est une superbe ville que notre Ajaccio !... »

— Magnifique vraiment ! Mais la maison promise, celle que nous voudrions voir, la maison remarquable entre toutes les maisons d'Ajaccio, où est-elle ?

— Je vous comprends ; quittons le quai et perdons-nous dans cette rue tortueuse. »

Le signor Berettoni était comme tous ses compatriotes : il suffisait de lui parler de Napoléon pour flatter son amour-propre national ; il se fit bénévolement mon guide à travers les rues de la capitale corse.

Quand nous eûmes laissé la vaste avenue du quai : « Levez les yeux, voilà sa maison, » nous dit-il.

Ce mot nous fit brusquement sortir de l'extase méditative où nous avaient plongés les grands souvenirs toujours évoqués par le nom de Napoléon et par les lieux que nous allions visiter. Le général B..., qui m'avait accompagné à ce pèlerinage historique, ne respirait plus, tant il était ému.

« Quoi ! cette maison jaune, aux contrevents peints tout nouvellement ? »

— C'est elle. Trois étages et quatre croisées de façade, un vrai palais corse en 1768. Le propriétaire actuel de cette illustre relique est un vieillard respectable, le seul membre de la famille qui réside dans l'île. On ne saurait être plus obligeant pour les étrangers ; il vous recevra de la manière la plus cordiale ; seulement, il est toujours un peu étonné de l'empressement des étrangers à visiter sa demeure ; il comprend à peine qu'on attache tant



d'importance aux chambres où naquit un homme dont il était l'oncle. »

Le vieillard sortait en ce moment. Il accueillit notre humble demande de pèlerins avec une bienveillance affectueuse, en ajoutant qu'il voulait nous servir lui-même de conducteur. Le vieux général B... n'en croyait pas ses yeux ; il tremblait d'émotion, et je crois que c'était pour la première fois de sa vie ; ses paupières étaient mouillées de larmes, une seule pensée dominait notre ame.

Nous entrâmes dans la maison avec ce pieux recueillement qui vous saisit sur le seuil d'un temple révééré ; c'était le berceau du plus grand homme des tems modernes que nous allions toucher de nos mains.

« Tout cela n'existait pas, nous dit le vieillard.

« La mode a changé sans doute depuis mon départ de Paris, vous qui arrivez devez être difficiles. Cet ameublement était pourtant du meilleur goût en 1818 ; je l'ai acheté moi-même lorsque je fut appelé à la députation par la confiance de mes concitoyens, et peut-être aussi par suite du reflet que jetait sur moi la renommée de mon parent. Un oncle d'empereur peut bien être un député. »

Nous étions tout étonnés de ce discours, que nous n'osions pourtant pas interrompre.

« Je vois votre impatience, dit-il en serrant ses lèvres pour étouffer un sourire qui avait de l'ironie. Vous en voulez à mes antiquités ! il faudra que vous montiez un peu haut. Tout à l'heure vous les examinerez. »

Le général B... lui lança un regard fureux en entendant ces paroles d'un dédain presque sacrilège pour son fanatisme de vieux troupière impérial. Le vieillard n'y fit pas attention. Il continua.

« Voici en attendant l'appartement de ma très-auguste sœur, sa majesté l'impératrice-mère. Là, naquit, joua et grandit une génération de rois ; toute l'Europe

s'est fournie de souverains dans cette chambre.

« A propos de chambre, voilà celle qui a vu les premières années du plus grand parmi ses frères. Ce fut sa chambre jusqu'à l'époque où la protection de M. le gouverneur le fit recevoir à l'école de Brienne. Montons à présent. »

C'était au grenier. Ne vous scandalisez pas ; j'ai bien vu plus tard le riche berceau du roi de Rome, relégué dans un autre grenier du palais de Marie-Louise, à Parme.

« Tenez, dit le vieillard, voilà un vieux fauteuil et une table de bois de noyer. Il s'est assis dans ce fauteuil, c'est à cette table qu'il se livra à ses premières études. Il y a loin de ces meubles vermoulus aux bureaux dorés de son cabinet aux Tuileries. »

Le général B... baisa respectueusement la table ou du moins les restes de la table, car elle était mutilée et tailladée par des incisions faites dans tous les sens.

« Vous voyez que les visiteurs ont laissé des traces de leur passage, nous dit le propriétaire de la maison avec un ton d'insouciance qui nous glaça ; faites comme eux si vous croyez que cela en vaille la peine. »

Le général usa de la permission avec tout l'empressement de la dévotion. Nous emportâmes notre part de ces reliques précieuses. Si tant est qu'il y ait quelque chose d'autrement précieux en fait de reliques matérielles, que les pensées qu'elles font naître. Quelques mois plus tard ces deux meubles avaient suivi leurs parcelles sur le continent, au grand désespoir des touristes anglais.

Extrait d'une relation de M. LÉON VIDAL.



## UN RETOUR.

CHRONIQUE.

Les morts vont vite.  
BURGER.

Galop! galop!... Ainsi deux voitures allaient, allaient très-rapides; et les bois et les plaines fuyaient loin derrière elles.

Dans l'une de ces voitures était un homme qui pleurait; dans l'autre un homme qui ne pleurait pas.

La route était obscure, et le ciel était lourd comme le plafond de marbre noir d'une galerie sépulcrale.

Le vent soufflait.

Il s'engouffrait dans les vallées et les cavernes, et gémissait des hymnes funèbres; les grands arbres bordaient la route comme des fantômes, et répétaient ce bruit plaintif en s'inclinant comme s'inclinent des vassaux saluant le passage de leur maître.

De tems en tems quelques lumières éclairaient ces choses.

La terre enfantait du feu sous les pieds des chevaux; du fond des taillis s'échappaient çà et là quelques flammes errantes, fantastiques émanations des âmes, qui viennent redemander un souvenir à la terre, et un astre extraordinaire courait dans le ciel.

Or cet astre, qui servait de flambeau à cette course nocturne, était l'astre qui jadis signala la naissance d'un grand de la terre.

Des nuages reculaient derrière leurs blocs épais la lune, et ils voulaient la consoler.

Car elle eût pleuré, la lune, qui, quelques mois auparavant, avait vu courir un de ces chars.

Alors ce char n'était pas noir, et un homme l'occupait avec une femme.

L'homme y est encore; la femme.... elle n'y est plus!

Puis ils arrivèrent dans un bois; ce bois était fort épais, et les ténèbres redoublèrent.

Un pâtre, couché sous son humble chaume, était le seul habitant de ces forêts.

Ce bruit de chevaux et de voitures résonnait sous les voûtes de la forêt; et l'homme de ces bois crut entendre l'esprit des nuits et voir son heure dernière, et il se prit à prier.

Les échos répétaient encore ce bruit, et le cortège était déjà bien loin.

Alors le soleil parut, et l'ombre des arbres gigantesques vacilla sur le toit du pauvre.

Il quitta sa demeure, et marcha étonné de retrouver ces bois comme il les avait vus la veille.

Or, il vit un autre pâtre, et il courut vers lui, et lui raconta les choses étranges qui l'avaient effrayé.

Et l'autre lui répondit :

« Que l'étonnement n'habite plus dans ton cœur, que la tristesse fasse couler tes larmes; car je vais te dire une triste histoire.

» La neige a déjà recouvert vingt-deux fois les campagnes depuis que la cloche du beffroi seigneurial a proclamé les joies et les douleurs de notre châtelaine; car ce jour-là elle était mère.

» Mais ce fils n'eût bientôt plus qu'elle pour sourire à son enfance; car il ne connut point le plaisir qu'éprouve un fils à faire l'orgueil de son père.

» Sa mère devint tout pour lui, et il l'aimait comme elle l'aimait.

» Il était devenu grand et beau, et sa mère était fière de son fils comme le fils était fier de sa mère; elle était heureuse de ses talens et de ses qualités.

» Sa jeunesse fut orageuse; mais un bon cœur rachetait tout ce que cette jeune tête avait d'emportement et d'irréflexion.

» Sa mère ne vit pas se réaliser ses plus chères espérances : elle n'eut point un homme pour fils!

» Elle mourut quand il sortit de l'enfance; et homme, il fut orphelin.

» Grande fut sa douleur, et il voulait



rejoindre celle qui l'avait mis au jour.

» Mais l'homme est si faible, qu'il n'est capable d'aucun sentiment durable; et même l'homme ne peut être long-tems malheureux.

» Or, une autre femme eut son cœur, et son cœur ne connut plus qu'elle.

» Et il ne l'aimait pas comme on aime une mère.

» Et il ne l'aimait pas comme on aime une sœur.

» Il l'aimait d'une manière étrange, et il ne comprenait pas pourquoi il l'aimait.

» Il lui dit qu'il voulait vivre pour elle, et elle lui répondit qu'elle voulait vivre pour lui.

» Et ils s'en allèrent ensemble dans des pays bien loin d'ici.

» Et là, la vie est douce comme l'air qu'on y respire; le cœur y est tranquille comme la mer qui borde ses rives.

» Donc, il quitta le ciel nébuleux du nord pour voir ce ciel sans nuage, comme il abandonna sa vie agitée pour une existence de paix et de bonheur.

» Les illusions de l'amour l'y suivirent. Il emporta leurs délicieuses ivresses.

» Toujours le sourire était sur ses lèvres, la volupté dans son ame.

» Mais tandis qu'il errait sur cette terre de délices, il ne voyait sous ses pas que des fleurs.

» Et il ne voyait pas la tombe béante cachée sous ces fleurs.

» La mort le menaçait, et il la croyait loin.

» Puis, quand il fut dans ses étreintes, il exhala un dernier vœu.

» Et ce vœu était de revoir la terre de son enfance et l'ami de son cœur.

» Sa patrie et son ami le revirent.... mort!

» Il a passé ici cette nuit; il était seul, conduit par cet ami qui avait partagé ses joies d'enfant, et restait sans lui dans la vie.

» Demain la cloche qui, brillante, chanta sa naissance, va gémir son glas funèbre.

Et alors les deux pâtres pleurèrent et s'embrassèrent.

Les voitures étaient arrivées. Chacun de ceux qui les occupait s'en alla à sa demeure....

Et celle qui fut tout amour pour celui qui n'est plus, elle ne s'informa même pas du lieu où est cette tombe sur laquelle pleure aujourd'hui un ami.

## OSMAN IGLOU,

BREVETÉ,

Il vient d'être importé en France un cosmétique dit Baume d'Osman Iglou, de Constantinople; c'est à l'usage de ce baume que les femmes de l'Orient doivent la conservation de leur beauté, de leur teint, jusqu'à l'âge le plus avancé. Il guérit radicalement et en très-peu de tems la couperose. Dépôt rue du Helder, n° 15.

### FLEURS, PEINTURE A L'AQUARELLE.

Mlle Aline Corbier, élève de M. Redouté, ouvrira son cours de peinture le 2 novembre 1835. Les dames et demoiselles seules y seront admises.

Rue de la Monnaie, n° 11.

A ce Numéro sont jointes les planches 1198 et 1199.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



IMPRIMERIE MONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



# Modes de Paris.

25 Octobre 1835.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'Opéra  
 Chapeau en Velours de M<sup>me</sup> Thomas rue des filles St<sup>t</sup> Thomas.  
 Manteau en Tulle broché de M<sup>re</sup> Delisle rue Choiseul.  
 Fason de M<sup>me</sup> Camille.

Mess<sup>rs</sup> S. & J Fuller N<sup>o</sup> 34 Rathbone Place, London

Ayuntamiento de Madrid



\_\_\_\_\_



# Modes de Paris.

15 Octobre 1835.

N<sup>o</sup> 299.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'Opéra

Coffure exécutée par M<sup>re</sup> Neuville passage des Panoramas galerie des Variétés.

Chapeau en Velours garni de M<sup>re</sup> Lavoit-Beaudry rue Richelieu, 87

Bonnet en blonde de M<sup>re</sup> Besnard rue de la Bourse, 8.

Mess<sup>rs</sup> S. & J. Fuller N<sup>o</sup> 34 Rathbone Place, London.